

moins de cas de l'indépendance politique si agréable à l'amour-propre, mais si coûteuse. C'est une émulation industrielle qui succède à de longues hostilités. La race canadienne-française, sympathique et tenace à la fois, aventureuse et s'étendant comme l'huile, occupe un rang honorable dans ce nouveau concert. La Gazette Officielle s'agrandissait : j'y voyais six colonnes : la française, l'anglaise, l'allemande, l'espagnole, la russe et la chinoise. Cette Gazette polyglotte me semblait bien commode. Je voyais des ventes au shérif sur les bords du Tage et dans les montagnes d'Ecosse. Un joli cottage m'apparaissait dans Madagascar, un vignoble à Bordeaux, une prairie dans le Minnesota, une rizière près du Mississippi, un palais dans l'Indo-Chine, lorsque, j'en tremble encore, un bruit effroyable vint frapper mes oreilles. Je me dressai de toute ma hauteur. Puis je me rassurai : la Gazette Officielle gisait par terre ; il faisait sombre. Ma lecture avait dû cesser depuis longtemps. Mon horloge marchait presque sans bruit, mais c'était elle qui m'avait effrayé. A cinq heures trois quarts, plus quelques minutes, le réveil-matin, monté par je ne sais qui, s'était mis à carillonner. Je remis la Gazette de la Province de Québec dans sa case, et tout chagrin d'avoir perdu ma vision cosmopolite, je m'habillai et sortis prendre l'air. J'en avais grand besoin.

BAYARD.

L'Abaille.

"Forsan et hæc olim meminisse juvabit."

QUÉBEC, 24 DECEMBRE 1879.

La colonisation.

Depuis quelque temps tous les esprits sont tournés vers la colonisation. La crise actuelle, qui a jeté sur le pavé tant de familles vivant autrefois de l'industrie, a fait jeter les yeux de la population canadienne vers l'agriculture, cette source féconde et inépuisable de richesses.

La semaine dernière encore, l'*Opinion Publique* annonçait à ses lecteurs que les RR. PP. Jésuites étaient sur le point d'ouvrir des terres dans les solitudes du nord de l'Ottawa. D'après le même journal, le but des bons pères serait d'établir là un centre fécond de défrichement, d'y fonder un école d'agriculture et une société de colonisation dont ils seraient eux-mêmes les directeurs.

Si ce magnifique projet se réalise, ce sera bien l'occasion de dire qu'ici comme partout l'histoire se répète. Sans aucun doute, le Canada doit au clergé, à sa bienfaisante influence et à sa puissante initiative, la position qu'il occupe aujourd'hui. Créé pour ainsi dire à l'ombre

de l'Eglise, pourquoi notre beau pays ne prendrait-il pas une nouvelle impulsion sous l'encouragement de ces mêmes religieux, de ces mêmes prêtres qui ont fécondé de leur sang notre sol encore vierge ? D'ailleurs, c'est là une œuvre éminemment patriotique, car c'est d'un seul coup assurer notre existence nationale et notre prospérité.

Celui qui parcourt, même à la hâte, nos différents journaux, a dû être frappé par le spectacle de cette course aux places que ces feuilles nous ont décrite lors de l'avènement du ministère Chapleau. Plus tard nous avons entendu des plaintes amères sur la part inégale du patronage accordée à nos compatriotes dans les différents emplois publics. Il ne nous appartient pas d'avoir une opinion sur ces brûlantes questions. Toutefois, pourquoi ne pas dire à tous les canadiens désœuvrés, qui voient avec frayeur la gêne, la misère frapper à leurs portes, que notre sol a des trésors pour tous ses enfants ? Sauf les grandes plaines du Mississippi, il n'y a peut-être pas au monde un sol plus riche que le nôtre ; et certes ce n'est pas l'espace qui nous manque. Nos forêts s'étendent encore à perte de vue, n'attendant que la cognée du bucheron pour disparaître et céder la place à de riches et abondantes moissons. Laissons aux anglais ce qu'on appelle les places, mais emparons-nous du sol. Tôt ou tard notre part légitime d'influence nous sera assurée. Le cultivateur est le véritable roi, le véritable maître d'un pays, puisqu'en définitive c'est lui qui le fait vivre.

Il y a une trentaine d'années, M. l'abbé Holmes composait pour être débitée par les élèves du Petit Séminaire de Québec, toute une grande discussion sur la prépondérance à donner en Canada au commerce, à l'industrie ou à l'agriculture. Naturellement le plateau devait pencher du côté de cette dernière, "de cette belle, de cette sainte agriculture, comme disait M. Holmes, qui seule peut employer les bras d'un grand peuple et seule peut fonder la prospérité et le bonheur du Canada..."

Dans le cours de la discussion, l'auteur, comparant la population agricole à la population industrielle disait : "A l'heure du repas, à midi sonnait, placez-vous à la porte d'une de ces vastes manufactures de Londres, dont on voudrait couvrir les bords du St-Laurent. Que vois-je ?... des milliers d'êtres dégradés par la misère... au visage pâle, abattu, à l'œil égaré, aux traits décharnés, à la voix sépulchrale... *Du pain ! Du pain !* — Voyez ces attroupements du peuple... ces bannières menaçantes. . . BREAD OR BLOOD ! DU PAIN OU DU SANG !... Et c'est là le bonheur que l'on vous souhaite, ô mon pays ! " *Dû talem avertite casum !* "

"Comparez cela, MM., à une bande de joyeux moissonneurs canadiens, pleins de gaieté, de vigueur et de santé, la faucille sur le bras, s'en allant dans les moissons et chantant gaîment au milieu des épis..."

Plus loin, résumant les avantages de l'agriculture pour notre pays, M. Holmes écrivait : "C'est dans les occupations agricoles qu'il faut lancer nos compatriotes : mais avec énergie et un saint enthousiasme. Honorons l'habitant... encourageons-le par l'établissement des sociétés d'agriculture et des fermes modèles ; procurons-lui, aux dépens même du trésor public, les moyens d'amélioration ; organisons de braves bandes de fils d'habitants et envoyons ces petites colonies de prudents *Castors* se fixer sur les belles terres de la Couronne. Ah ! MM., si j'osais parler politique je dirais : qu'on consacre au développement des ressources agricoles du Canada béni l'intérêt d'une dette contractée pour l'avantage du commerce, et la fortune nationale sera assurée..."

"Quand le vénérable fondateur de Québec se fortifia au pied du Cap-aux-diamants, il eut voulu créer une colonie agricole. Il voyait, lui, sous l'ombrage des noyers et des vignes, une terre qui ne demandait que la main de l'homme pour surpasser en richesses les plus fertiles pays de la France. Il ne put contrôler l'avarice de ses maîtres ; il tomba, et avec lui le reste des colons, dans un vrai servage à l'égard des sociétés commerciales d'alors... Donnons, MM., aux mânes affligées de Champlain la douce consolation qui lui fut refusée. Que les rives du St-Laurent et de ses nombreux tributaires, de loin et de près, depuis Anticosti jusqu'aux sources de l'Ottawa et aux dernières limites des Hurons, se couvrent de champs bien cultivés, de touffes de bois religieusement conservées, de prairies, de vergers, de troupeaux. Les villages, les clochers, les cités y viendront se placer. C'est la marche de la nature : LES CHAMPS SONT LA BASE DES VILLES. Le commerce les visitera, les arts et les sciences y pourront fleurir..."

"Réveillons alors le vainqueur des Iroquois, et ne doutons pas qu'en ouvrant les yeux, en promenant avec complaisance ses regards de moissons en moissons, de hameaux en hameaux, il ne s'écrie : Voilà ce qu'ambitionnait mon cœur ! — Ma colonie a trouvé la vraie route de la prospérité nationale... Le Canada où, le premier, j'imprimai la trace de la charrue ne manquera jamais de pain pour nourrir ses enfants, ni de bras pour les défendre !"

Quelles belles paroles ! Voilà plus de trente ans que ces lignes ont été écrites, et elles sont encore toute palpitantes d'à propos et de vérité.